

SOS médiateurs !

La diversité linguistique, enjeu stratégique

●●● **Christophe Büchi**, Lausanne
Journaliste

Doit-on activement soutenir les langues locales et minoritaires ou au contraire laisser la concurrence jouer librement, afin que le meilleur gagne ? Une question qui se pose avec insistance à nos sociétés multiculturelles en voie de métissage.

Le débat est particulièrement aigu dans notre pays, caractérisé par un antique multilinguisme. C'est notamment sur le plan scolaire que les positions s'affrontent. L'enseignement des langues a même fait l'objet de votations populaires dans plusieurs cantons, responsables en matière d'instruction publique, fédéralisme oblige. Quelles langues faut-il enseigner dans les écoles publiques, et dans quel ordre ? Dans une série de cantons alémaniques, des initiatives populaires ont exigé que l'on renonce à enseigner deux langues étrangères dans les écoles primaires. Au grand soulagement des défenseurs des langues nationales, ces initiatives ont été rejetées. Leur acceptation aurait sans doute été fatale à l'enseignement du français dans les écoles alémaniques.

Pour l'instant, les cantons s'en tiennent à un compromis fragile : chaque canton est libre de choisir l'ordre dans lequel les langues sont enseignées à l'école, à condition qu'en bout de chemin, les élèves atteignent des compétences égales dans une seconde langue nationale et en anglais. La question se pose de sa-

voir combien de temps encore cette digue censée contenir la vague de l'*anglomania* tiendra.

Sur le plan national aussi, la politique des langues occupe les esprits. Il y a quelque temps, un éminent parlementaire fédéral, représentant du parti radical, le conseiller aux Etats zurichoïses Felix Gutzwiller, a joyeusement enfreint un tabou helvétique. Il a demandé la reconnaissance de l'anglais comme cinquième langue nationale. Certes, ce ne fut qu'un ballon d'essai, botté en touche par les adeptes des langues autochtones, mais la question, tôt ou tard, va refaire surface, c'est certain.

Sur le plan international

L'Union européenne (UE) est confrontée à des questions similaires. Elle compte actuellement 27 membres et 24 langues officielles, ce qui signifie que tous les documents essentiels doivent être produits en 24 versions, toutes égales par ailleurs. Trois langues - le français, l'anglais et l'allemand - sont reconnues langues de travail. En réalité, seules deux langues - l'anglais et le français - sont utilisées couramment.

Mais il y a plus : au Parlement européen, toutes les langues officielles sont admises et toutes les interventions en principe traduites. Or, si l'on voulait assurer la traduction de chaque langue officielle

société

Avec la mondialisation des flux migratoires et des communications, la place des différentes langues dans le domaine public devient un enjeu politique majeur. Le « tout-à-l'anglais » est-il l'avenir radieux de la planète ou faut-il au contraire miser sur la diversité linguistique ? Une chose est certaine, notre « village global » a besoin de traducteurs-médiateurs culturels. Un rôle sur mesure pour l'Europe et la Suisse.

dans toutes les autres, on obtiendrait 840 combinaisons ! Aussi, pour simplifier un peu le travail, les traducteurs ont recours à des langues-relais. Malgré cela, l'effort consacré à la traduction est considérable : un tiers des employés de l'UE avec un degré universitaire sont des traducteurs.

L'Union est donc une grande entreprise de traduction. Dès lors on ne s'étonnera pas si la question des langues hante ses instances. Faut-il perpétuer le régime linguistique actuel ou doit-on le simplifier en faisant de l'anglais la langue véhiculaire de l'UE ? Vaste débat.

La communauté scientifique internationale, elle, semble avoir déjà tranché pour le recours systématique à l'anglais. A quelques exceptions près, toutes les disciplines scientifiques sont passées à l'anglais comme seule véritable langue de communication internationale. Publier ses résultats de recherche en anglais devient *un must* - non seulement dans les sciences naturelles, mais de plus en plus aussi dans les sciences humaines. Et dans l'enseignement universitaire, même dans les pays européens non-anglophones, l'anglais s'impose de plus en plus, surtout à partir du degré du *master* (sic).

Certes, quelques pays résistent encore - avant tout la France - et combattent pour que leurs langues locales restent des langues scientifiques à part entière. Mais la plupart ont d'ores et déjà abandonné la lutte. Même la Suisse, si fière de ses quatre langues nationales, a de plus en plus recours à une cinquième. Ainsi, pour obtenir un financement du Fonds national de la recherche scientifique, les chercheurs en psychologie et en économie doivent adresser leur demande en anglais (*La Liberté*, 9 décembre 2009).

Cela semble choquant. Reconnaissons cependant que de sérieux arguments militent pour le recours à l'anglais.

Latin des temps modernes

N'est-ce pas une bénédiction que, pour la première fois dans l'histoire de l'humanité - à moins qu'on parte de l'hypothèse, discutable, d'une langue originelle commune -, on dispose d'une langue réellement mondiale ? La langue anglaise ne serait-elle pas une sorte de latin des temps modernes, en version véritablement mondiale ?

Car, indéniablement, la diversité des langues constitue un problème pour l'homme. Qui n'a pas vécu, lors d'un voyage, cette situation désespérante : vouloir se faire comprendre mais ne pas y arriver ? Parfois, la barrière des langues peut être un mur infranchissable entre les hommes. D'ailleurs, les grands livres de l'humanité ont essayé d'éclairer ce fait fondamental de la condition humaine qu'est la diversité des langues, le plus fameux de ces récits étant l'histoire de la tour de Babel contenue dans le livre de la Genèse. Selon l'interprétation qu'en a donnée l'exégèse chrétienne, la diversité des langues relèverait d'une punition divine.¹

Il n'est dès lors guère surprenant que l'humanité ait depuis toujours songé à un moyen miraculeux pour surmonter cette division profonde ; d'où le vieux rêve d'une langue universelle et simple. La tentative la plus achevée a donné

1 • Pour une autre interprétation de ce mythe, voir, entre autres, **Claude-Gilbert Dubois**, « Babel, un tremplin vers l'avenir », in **Olivier Pot** (dir.), *Origines du langage. Une encyclopédie poétique*, Seuil, Paris 2007, 574 p.

naissance à l'espéranto. Mais aujourd'hui, grâce à l'anglais, ne sommes-nous pas en train de réaliser le rêve des inventeurs de l'espéranto ?

Les dangers

Il y a cependant danger. Celui que l'anglais ne se contente pas de se placer à côté des autres langues mais qu'il les écrase. Aujourd'hui déjà, des langues meurent tous les jours. Certes, ce n'est pas seulement la « faute » de l'anglais ; cela est aussi dû à l'emprise d'autres grandes langues internationales, comme le chinois mandarin ou l'espagnol. Force est de constater qu'un nombre de plus en plus grand de locuteurs parle un nombre de plus en plus restreint d'idiomes.

Le linguiste Claude Hagège a consacré une bonne partie de sa carrière à mettre en garde contre cette perte de « biodiversité » culturelle.² Chaque langue est une fenêtre sur le monde. Quand une langue meurt, une partie du patrimoine humain

disparaît avec elle.³ En fin de compte, la diversité des langues, aussi embêtante puisse-t-elle être parfois, constitue une merveilleuse richesse. Il faut affirmer sans cesse la joie de la diversité ! Il faut « imaginer Babel heureux » !

Le « tout-à-l'anglais » ne constitue donc pas un modèle porteur d'avenir. D'ailleurs, le principe de réalité enseigne que dès que l'on essaie d'imposer un modèle culturel unique, des résistances se font jour et des conflits sont programmés. L'anglo-américain domine indéniablement en tant que langue de communication internationale, mais le monde est loin d'en vouloir faire le recours obligé. En dehors de ces considérations idéelles, il y a d'autres raisons plus terre-à-terre pour affirmer qu'il faut prendre soin de la multitude des langues. Ne pas tenir compte de la diversité linguistique peut mener à la débâcle, même sur le plan militaire. Mathieu Guidère, professeur de traductologie à l'Université de Genève, a démontré dans un livre atterrant que l'échec des Etats-Unis en Irak était dû aussi au fait que les troupes d'intervention n'arrivaient tout simplement pas à se faire comprendre par les Irakiens, faute de traducteurs compétents et fiables, loyaux envers l'employeur et en même temps acceptés par la population.⁴ Encore récemment, une dépêche d'agence nous apprend que la lutte contre le terrorisme est entravée aux Etats-Unis par un grave manque de traducteurs disponibles.

La diversité de l'UE, une force

Ainsi, le monde moderne, transformé selon la fameuse formule de Marshall McLuhan en un « village global », n'a pas besoin seulement de traducteurs, mais davantage encore de véritables pas-

- 2 • Voir, par exemple, *Halte à la mort des langues*, Odile Jacob, Paris 2002, 381 p., ou le *Dictionnaire amoureux des langues*, Plon, Paris 2009, 736 p.
- 3 • Boa Sr, la dernière représentante du groupe Bo, une des dix tribus qui composent le peuplement indigène des îles Andaman (sud-est de l'Inde, Golfe du Bengale), s'est éteinte le 26 janvier dernier. Elle avait connu les colons britanniques, l'occupation japonaise et survécu au Tsunami de 2004 en grimant sur un arbre. Depuis une quarantaine d'années, elle était la dernière représentante des Bo. Pas même les tribus voisines ne pouvaient comprendre son répertoire de chansons et d'histoires. Les linguistes estiment que le groupe de langues spécifique des îles Andaman daterait d'environ 70 000 ans. Elles sont menacées de disparition. L'ONG Survival international a lancé une campagne pour les protéger. (n.d.l.r.)
- 4 • *Irak in Translation. De l'art de perdre une guerre sans connaître la langue de son adversaire*, Jacob-Duvernét, Paris 2008, 192 p.

seurs et médiateurs culturels. Or favoriser la médiation, n'est-ce pas la vocation première de l'Europe ?

On a pu dire que l'extraordinaire ascendant culturel et politique qu'a pris l'Europe dans l'histoire était dû essentiellement à la diversité culturelle et linguistique des régions qui la composent. Cette diversité, loin d'être un facteur d'affaiblissement, aurait constitué dans le passé la force principale de ce petit continent aux marges de la grande Asie. Il s'ensuit que pour préserver cette force, l'Europe doit veiller, au présent et à l'avenir, à conserver et à renforcer cette diversité.

Ce n'est donc pas le recours systématique à l'anglais qui correspond le mieux au « génie européen », mais le soin mis dans la diversité linguistique. Comme l'a dit Umberto Eco : « La langue de l'Europe est la traduction. »

Un groupe d'intellectuels autour d'Amin Maalouf a montré ce que cela pourrait signifier concrètement. Dans un rapport remarquable soumis à l'Union européenne en 2008, il a proposé que l'UE prône la notion de « langue personnelle adoptive ». Tout Européen serait ainsi encouragé à choisir librement une langue distinctive, différente de sa langue identitaire, et différente aussi de sa langue de communication internationale.⁵

Helvetia mediatrix

Favoriser la médiation culturelle, voici aussi un beau rôle pour la Suisse, pays des bons offices et du multilinguisme. L'idée suisse par excellence, résumée par la formule un peu éculée de l'« unité dans la diversité », c'est la médiation. L'auteur bernois Fritz Ernst, dans un essai éclairant, justement intitulé *Helvetia mediatrix* (1946), a montré que la Suisse a toujours eu une vocation de

créateur de ponts entre les cultures et les langues. Les exemples sont profusion. Pensons à Madame Germaine de Staël et au « groupe de Coppet » qui, au début du XIX^e siècle, ont ouvert les francophones au monde germanique.

Ce rôle de « faiseur de ponts », la Suisse le joue encore, mais hélas ! insuffisamment. Certes, dans le domaine littéraire par exemple, grâce à la « collection CH », des auteurs écrivant en français, en allemand, en italien ou en rhéto-roman sont traduits dans les autres langues nationales. Certes, les hautes écoles suisses, entre autres l'Université bilingue de Fribourg et l'Université de Lausanne avec son Centre de traduction littéraire, dépensent une certaine énergie à promouvoir les échanges interculturels. Mais on est encore loin de faire de ce domaine une véritable spécialité, une image de marque ou, pour utiliser un terme à la mode, un *cluster*.

Le travail de médiation culturelle accompli en Suisse est encore trop souvent tributaire d'une vision nationale ou eurocentriste. Or chaque immigré pourrait être un médiateur culturel, à condition qu'il le veuille - et que nous le voulions.

Chr. B.

Pour en savoir plus :

Fichier français,
Côtoyer - cohabiter,
plaquette éditée à l'occasion du 50^e anniversaire du Fichier français de Berne, Berne 2009, www.fichier-francais.ch

5 • **Amin Maalouf et al.,** *Un défi salutaire. Comment la multiplicité des langues pourrait consolider l'Europe,* Bruxelles 2008.